

Représentation de la ville

Martial Fauteux

Volume 21, numéro 52, 1977

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/021354ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/021354ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de géographie de l'Université Laval

ISSN

0007-9766 (imprimé)

1708-8968 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Fauteux, M. (1977). Représentation de la ville. *Cahiers de géographie du Québec*, 21(52), 83–103. <https://doi.org/10.7202/021354ar>

Résumé de l'article

À partir d'une réflexion sur la représentation cognitive de l'espace urbain, cet essai rend compte d'une expérience exploratoire induisant la représentation cognitive de la ville de Sherbrooke, telle que partagée par sa population. Cet essai suppose 1) qu'un processus cognitif s'interpose entre les stimuli provenant de l'espace urbain et la réponse de l'individu en situation de comportement dans cet espace, 2) que ce processus produit une véritable reconstruction cognitive interne de l'espace de la ville, tel que l'individu se le représente dans sa pensée, tel qu'il l'a appris, perçu et connu. Dans sa recherche empirique, l'auteur pose et illustre alors comment il est possible d'inférer la représentation cognitive d'un espace, telle que véhiculée communément par une population, comment celle-ci traduit une structure ordonnée de l'espace urbain dans l'esprit de cette population et comment cette organisation existe parce que l'espace urbain est un contenu produit, valorisé, découpé, structuré, socialement et idéologiquement par les pratiques urbaines. Ce qui amènera l'auteur à s'interroger sur le sens et les lieux des interventions en milieu urbain.

REPRÉSENTATION DE LA VILLE

par

Martial FAUTEUX

Office de planification et de développement du Québec (OPDQ), Direction de Montréal

Le comportement de l'individu dans son environnement spatial urbain dépend beaucoup de la connaissance et de la perception qu'il a de sa ville. Cette hypothèse générale constitue le point de départ d'une réflexion que nous voulons concrétiser dans un essai empirique sur la représentation de la ville de Sherbrooke¹.

UN REPÉRAGE GÉNÉRAL

Aborder un sujet tel que la représentation cognitive présente des difficultés. Il n'existe d'abord pas de cadre théorique global, cohérent et généralement accepté de la représentation de l'espace. Il y a, en outre, plusieurs niveaux possibles d'appréhension de la perception ou de la représentation cognitive. Enfin, il est difficile de traduire ou de simplifier la nature idiosyncratique et pluraliste de l'expérience cognitive des individus.

C'est pourquoi, à l'aide des propositions suivantes, nous voulons préciser les niveaux hypothétiques ou explicatifs qui servent de repérage à notre réflexion :

- a) L'espace urbain est relais et émetteur d'informations ;
- b) Ces informations constituent, pour l'individu, un complexe de stimuli ;
- c) Un processus cognitif s'interpose entre ces stimuli et la réponse de l'individu qui agit ou s'apprête à agir dans un espace urbain ;
- d) Ce processus est une véritable reconstruction interne de l'espace de la ville tel que l'individu l'a appris, tel qu'il le perçoit selon des modalités sensorielles multiples, tel qu'il le connaît, tel qu'il se le représente dans sa pensée ;
- e) Le comportement spatial individuel dépend de cette représentation cognitive ;
- f) Il est aussi possible d'inférer la représentation cognitive partagée par des individus à d'autres membres du groupe d'appartenance ;
- g) Cette représentation partagée traduira une organisation et une structure ordonnée de l'espace urbain dans l'esprit de cette population ;

- h) Cette organisation existe parce que l'espace urbain, tel que l'individu l'a appris, le perçoit et le connaît, est un espace de représentation socialement, idéologiquement posé, valorisé, découpé, structuré par les pratiques urbaines ;
- i) À partir des modalités de la concordance ou de la discordance observée dans la représentation cognitive de la ville, il se dégage une perspective opérationnelle, susceptible d'éclairer l'action dans l'espace urbain.

Ce repérage servira donc de base au développement de notre réflexion et à sa concrétisation à partir de la réalité d'une ville moyenne, Sherbrooke (80 423 habitants en 1972).

UN CADRE ANALYTIQUE

La ville, un espace socialement produit et vécu

Comme objet appréhendé et vécu, la ville ne nous apparaît pas posée à l'individu comme un espace objectif, neutre, indifférencé et absolument continu. Elle subit, au contraire, l'élaboration d'une pratique sociale et idéologique qui différencie les lieux ou emplacements contenus dans ses limites. Ainsi que l'exprime Marion Segaud : « L'espace est un produit social. Nous voulons dire par là que l'espace possède un contenu qui subit lui-même l'élaboration de la pratique sociale² ».

Nous supposons donc que l'espace urbain est intimement lié à une formation sociale donnée et que celle-ci pose cet espace, sinon l'impose à l'individu comme un espace de médiation entre la pratique sociale et la pratique idéologique des individus et des groupes agissant et inter-agissant dans celui-ci.

Comme conséquence, l'inscription sociale sur l'espace urbain structure celui-ci, c'est-à-dire qu'il offre des continuités et des discontinuités non organisées au hasard, mais selon un ordre de formes et de fonctions, de signes ou de symboles déterminés par les pratiques urbaines auxquelles ils se rattachent, qu'ils expriment et même spécifient³. Le déplacement des pratiques sociales et idéologiques introduit donc des ruptures d'indifférence dans l'espace urbain, c'est-à-dire qu'elles opèrent une valorisation différentielle en regard de la multitude de lieux et d'emplacements contenus dans le référentiel urbain.

Ainsi, par exemple, l'idée de la centralité, telle que projetée sur l'espace de la ville, pourrait être considérée comme une valorisation urbanistique accordée à certains lieux ou emplacements désignés comme centraux ou faisant partie du centre-ville. L'organisation écologique de la ville tendra même à exprimer et à renforcer cette idée. Pensons à la structure convergente du réseau de rues qui, dans plusieurs plans de ville, fera participer spatialement le système de communications aux valeurs centralisées⁴.

Le continuum urbain est donc découpé, structuré, et certains espaces sont valorisés dans des contenus de projets idéologiques relayés par le tissu urbain. Un groupe de sociologues montréalais a récemment exprimé cette même idée ; après une recherche de 3 ans (1969-72), portant sur un échantillon de Montréalais dans des quartiers-types (Outremont, Rosemont, Bros-

sard, Hochelaga-Maisonneuve et Centre-Sud), ils concluent, entre autres, que ⁵ :

« L'espace urbain (montréalais) est « cognitivement organisé » (i.e. perçu et connu) en termes de « quartiers » et le critère principal de classification de ces « quartiers » est le « statut socio-économique ». Cette représentation stratifiée (ou idéologie de la stratification) dominante est éminemment conservatrice en ce sens que sa fonction principale est de masquer les rapports sociaux, i.e., de force, en les dissimulant sous des rapports de « sens » ou de statut ».

C'est pourquoi nous croyons que l'espace urbain, tel que l'individu l'apprend, le perçoit et le connaît, est déjà un espace (re)présenté à lui par les pratiques urbaines, c'est-à-dire qu'il est déjà un espace de représentation socialement, idéologiquement posé.

Les sollicitations de la ville

La ville nous apparaît par ailleurs comme émettrice de messages nombreux, enchevêtrés et de connotations diverses. Ces messages, ni omniprésents, ni distribués également dans l'espace, seraient médiatisés ou évoqués par le contenu de l'espace urbain, tel qu'appris par l'individu et posé à celui-ci par la formation sociale à laquelle il participe.

La ville peut ainsi se concevoir comme un vaste champ d'informations, complexe tant par les diverses catégories d'informations qu'il relaie que par le nombre de sollicitations que chacune de ces catégories supporte. Pour illustrer cette idée, pensons à une métropole comme Montréal, le soir, si ne demeuraient allumées que les enseignes lumineuses des bâtiments commerciaux. Tout un découpage de la ville apparaîtrait (en certains secteurs, en certaines rues), relayant tout un ensemble d'informations, faisant référence à une certaine activité (commerciale) ou fonction de la ville et peut-être aussi à une certaine symbolique métropolitaine (notamment de la consommation).

Or, les sollicitations supportées par ces informations en provenance du champ urbain constitueraient un complexe de stimuli rendant possible la connaissance de la ville par l'individu, grâce à l'appréhension qu'il en a, selon des modalités sensorielles multiples (visuelles, auditives, olfactives...), c'est-à-dire en percevant ces stimuli ⁶.

Donald Appleyard illustre bien cette idée en ces mots ⁷ :

« In cognitive representation of large cities, people have to schematize drastically if they are to gain any overall comprehension of urban structure. They extract dominant reference points, a group of districts, or a single line of movement on which to hang their recollections. These simple pattern and networks are also the common stereotype of utopian city design ».

La ville, un espace de comportement

Les gens auraient donc ainsi une représentation cognitive de leur espace urbain. Cette reconstruction interne de la ville, cette simplification de la pensée, s'interposeraient entre les stimuli reçus de l'espace et la réponse donnée en situation de comportement. En fait, le comportement spatial individuel serait dépendant de cette représentation cognitive. Nous l'entendons au sens posé par Kenneth E. Boulding, à savoir que l'action dépend de toute la structure cognitive de la ville, telle que valorisée, par l'acteur

urbain, c'est-à-dire de ce que Boulding appelle l'image cognitive qu'il a de cette structure urbaine⁸.

L'espace de représentation de la ville, tel que posé à l'individu par les pratiques urbaines, et tel que perçu et connu par cet individu, est ainsi un espace représenté et valorisé cognitivement, représentation cognitive relayant un espace de médiation entre l'ensemble des stimuli provenant de l'environnement géographique et le comportement.

Enfin, cette reconstruction cognitive, structurant et valorisant l'espace urbain dans l'esprit de l'individu, est multimodale, dans la mesure où la connaissance porte sur des choses, des événements et des attributs divers, perçus selon des modes de représentation variés (économique, symbolique...), et à destinations multiples (fonctionnelle, esthétique...). Elle pourrait en outre être schématique, incomplète, sinon inexacte, les informations n'étant d'ailleurs jamais purement et complètement réalisées, et l'individu n'ayant pratiquement pas accès à tout ce champ d'informations de la ville pour réaliser son inférence de la structure urbaine

Nous supposons que l'individu est apte à répondre à ces stimuli divers provenant de son environnement urbain. Nous entendons par là que l'individu a la capacité de recevoir de l'information, de la coder, de l'emmagasiner et de recombinaison les éléments de ces informations avec d'autres éléments d'informations antérieurement gardées (c'est-à-dire qu'il est doté de mémoire ou de pensée opératoire).

L'individu a cependant une mobilité limitée et les stimuli reçus proviennent de sources complexes, changeantes, parfois incertaines, de même qu'ils lui parviennent selon des modalités sensorielles diverses, pas toujours assurées, selon des mesures et des intervalles de temps variés⁹.

Un processus cognitif

Nous inférons donc l'existence d'un processus cognitif (interne au système nerveux) qui s'interpose entre les stimuli et la réponse de l'individu en situation de comportement dans un espace urbain.

Ce processus cognitif traduirait :

— d'une part, un effort de réduction du nombre d'informations à rappeler et à réaliser¹⁰, ce qu'Attneave appelle un effort d'économie cognitive¹¹.

— d'autre part, un effort d'organisation de l'expérience de l'espace urbain, en simplifiant, en structurant et en stabilisant l'information relative aux événements et aux emplacements de l'environnement spatial¹².

Nous supposons donc l'existence d'un tel processus qui serait une véritable reconstruction cognitive interne de l'espace de la ville, tel que perçu et connu par l'individu, répondant à son besoin d'agrèger l'information pour se former une représentation compréhensive et globale de son environnement¹³.

UNE EXPÉRIENCE EXPLORATOIRE : SHERBROOKE

L'enquête

En 1972, quelques 540 foyers sherbrookoïses furent interrogés au sujet de la connaissance qu'ils avaient de leur ville. Cette investigation, utilisant le questionnaire par entrevues, fut réalisée par le département de Géographie de l'université de Sherbrooke, sous la direction de monsieur Romain Paquette.

La taille de la population interrogée (2% des 27 000 ménages sherbrookoïses) fut décidée par comparaison à des échantillonnages antérieurs et s'est avérée, à l'analyse, représentative de la population totale. Le mode de prélèvement de cet échantillon était en fait plus déterminant que sa taille ; du type aléatoire stratifié, il tenait compte à la fois de la répartition de la population selon les quartiers de la ville, des zones de densités à l'intérieur de ces quartiers et du nombre de ménages dans ces secteurs d'échantillonnage.

Les questions

Chaque personne interrogée répondait à 22 questions, certaines ouvertes, d'autres fermées. Parmi ces questions, nous avons choisi d'en faire ressortir une dont les réponses s'avéraient suffisamment riches de contenu pour satisfaire notre préoccupation.

Les sujets répondaient d'abord à une série de questions sur la désignation et leur familiarité pour une ou des « parties » de Sherbrooke, puis sur les points de repère associés à cette ou à ces « parties », ensuite sur leur(s) lieu(x) d'achat(s), leur(s) lieu(x) de travail, leur(s) lieu(x) de récréation et leur(s) lieu(x) socio-familier(s) (parents, amis) ; alors seulement nous leur demandions de : « Tracer sur le plan qui vous est fourni, la partie de Sherbrooke que vous connaissez bien ».

La logique du questionnaire, rodée par un pré-test, voulait ainsi attirer l'*attention* des gens sur des lieux, espaces ou emplacements de leur ville, provoquer un *rappel* des informations qu'ils pouvaient avoir sur ceux-ci, les inciter à opérer une valorisation sur l'utilité, la préférence, l'attitude ou le privilège qu'ils pouvaient leur accorder, pour enfin les *discriminer*, les synthétiser en les *spatialisant*.

Les données

Les réponses à la question « Tracer sur le plan qui... » apparaissent sous la forme de 471 documents cartographiques, 69 ayant du être éliminés. Chacun de ces documents contient un ou des espaces délimités sur une carte de la ville par l'un ou l'autre des sujets. Cet ou ces espace(s) ont été définis d'une façon séquentielle et/ou spatiale (2,19%), selon leur nature linéaire, suivant une ou des rues (12,04%), selon leur caractère de surface, suivant une aire spatialement circonscrite (74,40%) ou selon leur nature à la fois linéaire et de surface (11,38%).

Cet ou ces espace(s) délimité(s) sur un plan communément présenté à chacun, pouvait(ent) s'interpréter comme exprimant en coupe instantanée

une somme d'expériences cognitives, discriminées par les sujets eux-mêmes, selon leur perception et leur connaissance pluraliste de la ville de Sherbrooke (figure 1). L'univers de représentation des gens n'était cependant appréhendé qu'à un seul niveau, celui d'une représentation à connotation spatiale. En outre, la signature, la trace choisie pour lire cette représentation n'est que cartographique. Enfin, tant que ne sont pas considérés des critères possibles de découpage de cette représentation (notamment par des relations avec la durée de résidence, l'appartenance à tel quartier, la fréquentation de tels lieux d'achats, la fréquence de mention des points de repères...) nous n'avons qu'une *représentation cognitive polyvariée, polysémique et polyfonctionnelle* de la ville. On verra qu'elle n'en est pas moins riche de contenu ; au contraire !

Les hypothèses de lecture des données

Nous supposons donc qu'il est possible, à partir des réponses obtenues, d'avoir accès à la représentation cognitive que se font les Sherbrookoïses de leur ville. Précisément, il s'agit d'une représentation externe du processus cognitif appliqué à la ville et donnée par les individus sous une forme concrète, d'une façon discriminatoire et en un point donné du temps.

Nous pensons que ces espaces inscrits individuellement sur les plans traduisent une communauté de représentation susceptible de *généralisation*. C'est cette communauté que nous voulons découvrir par inférence à partir des différentes réponses obtenues. Nous voulons donc passer des représentations individuelles à une représentation commune traduisant la disposition réciproque des éléments simultanément représentés dans les espaces cognitifs individuels.

Nous devons donc trouver un support logique, un *construit* intégrant les tracés simultanés de chaque espace circonscrit individuellement. Nous postulons que ce construit véhiculera un niveau d'explication synthétique et généralisé de la représentation cognitive de l'espace urbain sherbrookoïse.

Nous supposerons, en effet, que ce construit fera apparaître comment les discontinuités individuelles de représentation spatiale, i.e. les limites données aux espaces tracés par les gens, s'enchaînent pour produire une *organisation systématique* des éléments de l'espace sherbrookoïse. Les termes significatifs et pertinents de cette organisation apparaîtront dans un ordre continu de représentation. Cet ordre sera morphologiquement traduit dans une hiérarchie symbolique de zones observées dans la valorisation de sens multiples et de fonctions variées accordées aux différents points de l'espace. Les *points les moins ambigus*, en termes de sens et de fonctions, chez le plus grand nombre de sujets interrogés, seront les plus fortement valorisés et seront support d'un *ordre* apparaissant d'une façon plus différenciée et évidente dans la représentation. Par contre, *les points les plus ambigus*, dans la polysémie du sens et de la fonction, seront les plus indifférenciés dans l'espace et les moins valorisés par la représentation.

Nous assumons également que cette organisation existe parce que l'espace sherbrookoïse est lui-même un espace de représentation, socialement posé et appris, suivant un ordre donné, découpant l'espace.

Figure 1

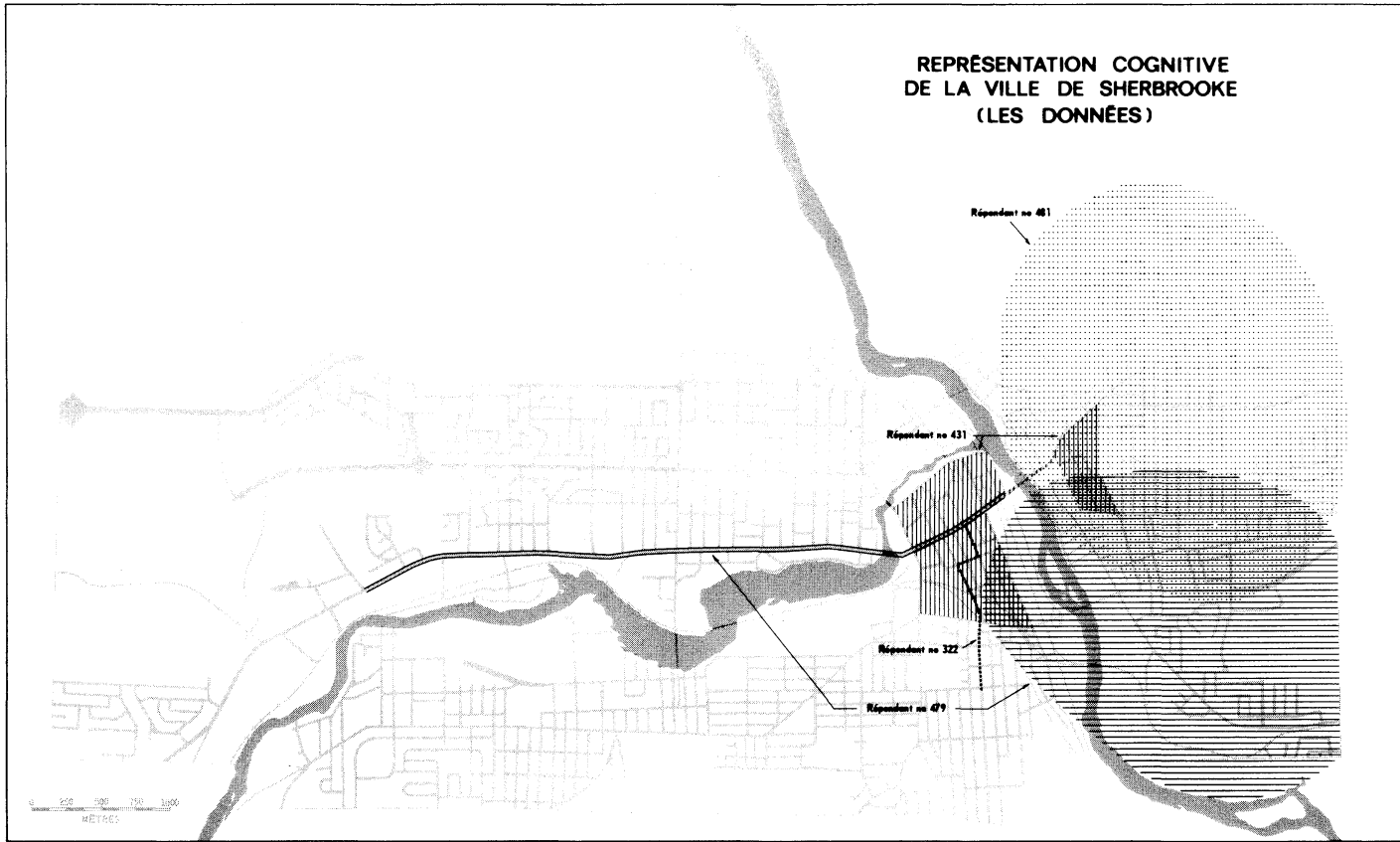
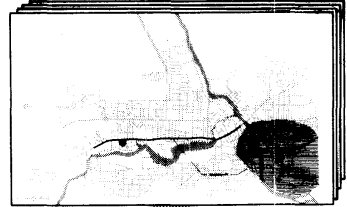


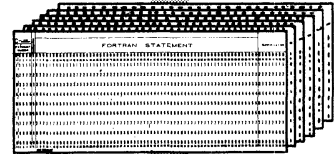
Figure 2

REPRÉSENTATION COGNITIVE DE LA VILLE DE SHERBROOKE (ÉTAPES DE L'ÉLABORATION DU CONSTRUIT)

Espace(s) délimité(s) par chaque personne interrogée

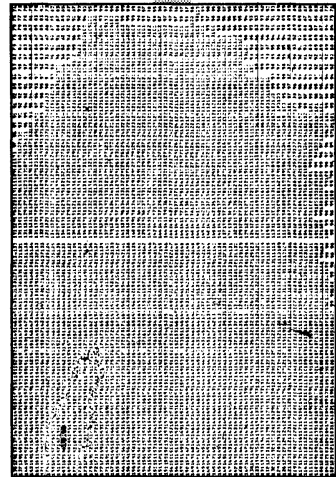


Transposition de ce(s) espace(s) sur cartes perforées à l'aide de leurs coordonnées géométriques

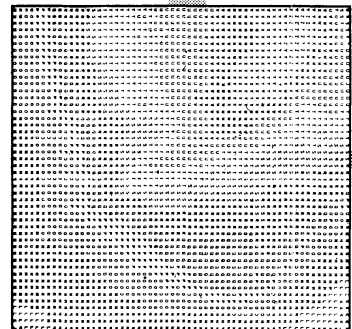


SUPERPOSITION DES ESPACES TRAITÉS :

a) L'ordinateur indique la fréquence absolue (en nombre) de chaque portion de la ville sous la forme d'une matrice cumulative,

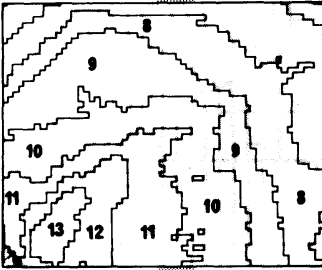


b) L'ordinateur donne la fréquence relative (en classes) de chaque portion de la ville à partir de la matrice cumulative.

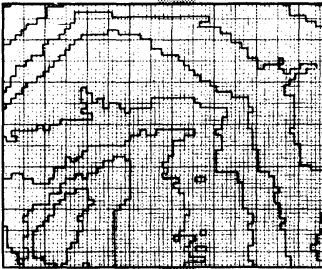




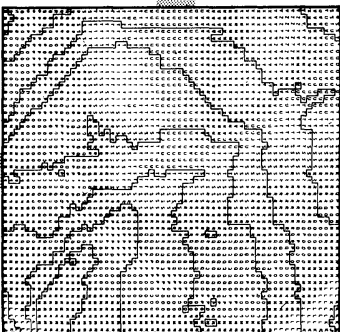
Les trames sont posées pour obtenir une représentation cartographique des résultats. Une réduction photographique donnera le construit final



Cette transposition à l'échelle est superposée sur la carte originale pour vérifier sa correspondance avec les divers réseaux de la ville (rues, rivière, limites,...)



La distribution spatiale des classes de fréquence est transposée sur papier millimétrique à l'échelle des cartes présentées aux sujets lors de l'enquête



Un nombre de classes de fréquences est choisi et délimité pour construire la carte finale

Nous supposerons ainsi que l'espace présenté aux sujets n'était pas neutre ou indifférencié. Il était déjà sujet de représentation, issu des pratiques urbaines qui l'ont structuré, organisé, valorisé : découpage des quartiers, implantations polyfonctionnelles le long de la rue King, secteurs industriels le long des rivières, le coin King-Wellington, ce symbole de la centralité, de la convergence, entre autres, dans le réseau du transport en commun. . .

Nous faisons alors l'hypothèse que l'efficacité opérationnelle des différents points de cet espace de représentation, dans l'apprentissage, la perception et la connaissance que les sujets ont de cet espace apparaîtra dans la représentation cognitive. Leur importance dans le comportement spatial des Sherbrookoïses sera rendue par la valeur que, simultanément ou communément, ils leur accorderont dans la reconstruction cognitive que l'on pourra induire des espaces individuellement délimités.

La méthodologie de lecture

Il s'agit donc de passer de représentations — réponses individuelles — à une représentation commune. Pour ce faire, nous avons construit une *trame cartographique* rendant la disposition réciproque de tous les éléments qui se retrouvent simultanément dans l'un et/ou l'autre des espaces délimités par les sujets interrogés. Pour réaliser cette trame, nous avons utilisé l'ordinateur qui a « lu » les coordonnées géographiques de tous les espaces définis par les sujets de l'enquête, les a *superposés* mécaniquement de façon à donner les *fréquences* de recoupement de chaque petite partie de la ville selon qu'elle se trouvait ou non dans l'un ou l'autre des espaces délimités. En regroupant la distribution de ces fréquences et en reportant à l'échelle les zones que ces groupes ou classes de fréquences englobaient, nous avons obtenu le construit cartographique désiré (figure 2). Nous disposons ainsi d'un support logique synthétique d'une représentation cognitive généralisée de l'espace urbain sherbrookoïse par l'ensemble de sa population. Ce construit apporte beaucoup à la réflexion que nous avons engagée précédemment.

Les résultats généraux

La trame cartographique produite consacre l'existence d'une partie commune identifiable dans les reconstructions cognitives individuelles. Il ne s'agit pas d'une juxtaposition d'éléments mais d'une articulation organisée des discontinuités individuelles traduites spatialement par les sujets interrogés. L'ordre de représentation ou la structuration ordonnée de l'espace sherbrookoïse dans l'esprit des gens s'observe bien morphologiquement dans le construit par la hiérarchie symbolique des zones qui s'y présentent (figures 3 et 4). Cet ordre sous-jacent est précisément symbolisé dans l'étalement continu des classes de fréquences rendues dans le construit, dans l'allure concentrique et hiérarchique de cet étalement. Cette organisation systématique n'est pas déterminée spécifiquement par les lieux d'emplois, les lieux de résidence, les lieux d'achats ou même par les axes routiers (le contenu par le contenu) ; elle relève véritablement de la pluralité de sens et de fonctions accordée aux différentes portions de l'espace sherbrookoïse. Le construit est donc ouvert et non-spécifique.

*Structuration, centralité et périphérité*¹⁴

Il ressort du construit deux ensembles morphologiquement identifiables, séparés distinctement par une rivière et dominés par des sommets comparables (classe 13). Au-delà des relations concrètes que nous pouvons faire avec la ville de Sherbrooke, ces deux ensembles soulèvent des observations générales susceptibles d'alimenter la réflexion sur le sujet de la représentation cognitive.

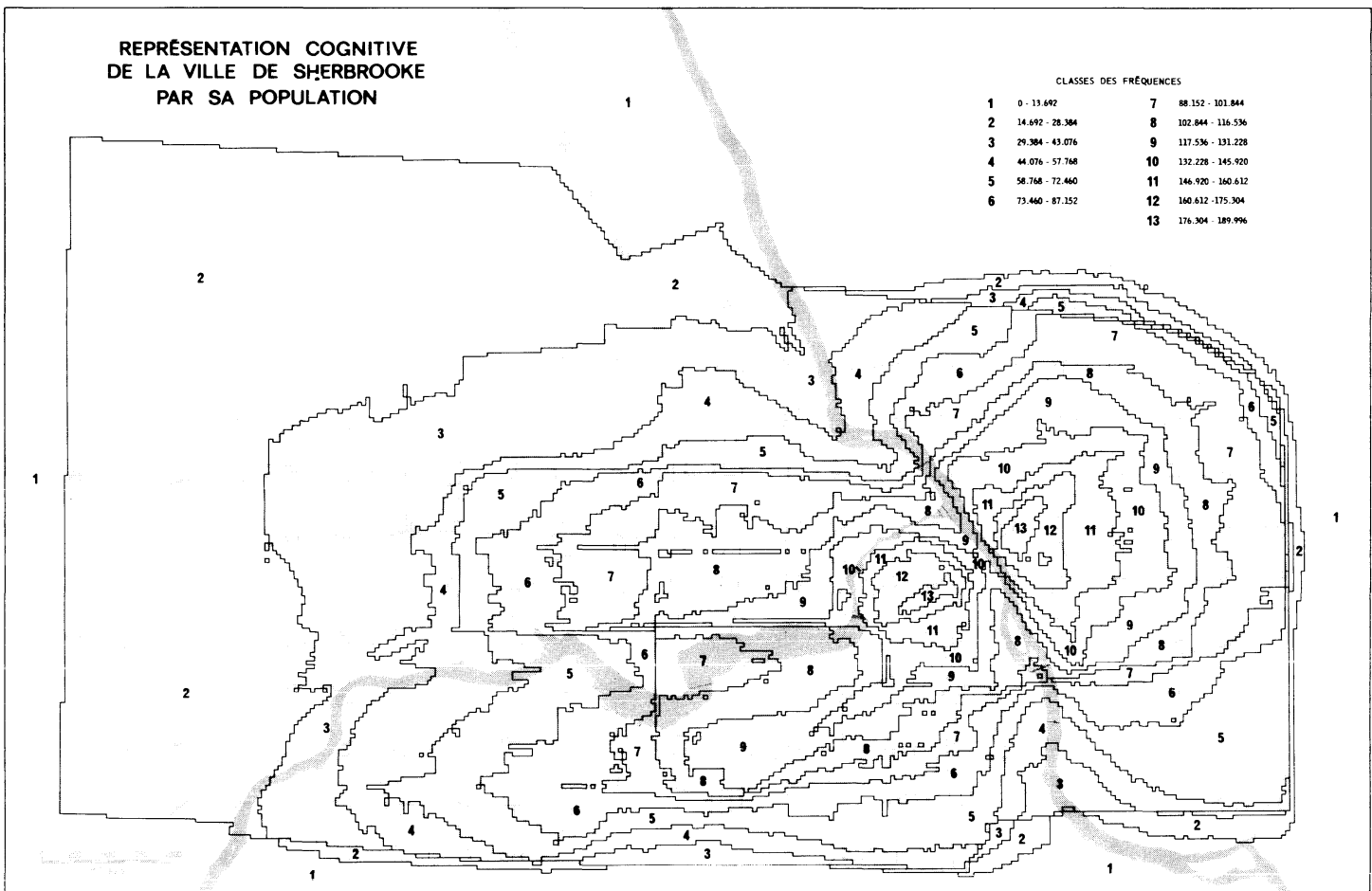
D'une part, l'ordre effectif existant dans la structuration mentale pourrait apparaître à la fois linéairement (émergence du réseau de rues) et spatialement (émergence de zones concentriques et/ou étalées). Dans le cas de Sherbrooke, nous suggérons que la forte identification sociologique et historique (« Sherbrooke Est ») du quartier EST a dominé sur les parcours urbains pour y produire un ensemble morphologique autonome et différencié du reste de la ville par des zones régulières, nettement hiérarchiques et concentriques. Nous supposons que la rivière Saint-François a un effet de barrière (psychologique) qui renforce cette différenciation. Par contre, nous croyons que l'ensemble morphologique situé à l'ouest de cette rivière a une structuration ordonnée beaucoup plus en fonction des parcours urbains qu'en fonction d'une présence cognitivement forte des quartiers ; les zones y sont plus structurées linéairement sur les grands axes routiers.

D'autre part, centralité et périphérité domineraient la morphologie cognitive de l'espace urbain, quoique pour des raisons opposées. La centralité urbaine, dans le sens polyvarié du terme (et non dans sa réduction à un C.B.D.) est une somme d'informations, une somme d'expériences cognitives en elle-même. La centralité urbaine serait une image qui perdure même quand les gens ne sont plus attirés par la fonction traditionnelle du centre des affaires, à moins qu'une réorganisation de l'espace ait été suffisamment forte pour changer la manière de vivre la ville. Ainsi en serait-il de la forte valorisation accordée aux espaces centraux de Sherbrooke (zones de classe 13), au moment où l'on parle du déclin de son centre-ville (C.B.D.) ; la centralité urbaine n'aurait pas encore explosé dans la reconstruction cognitive que les gens se font de la ville de Sherbrooke. Par opposition, la périphéricité urbaine (terme plus idéologique que spatial) aurait une faible valeur dans la structuration cognitive, par l'ambiguïté du sens des espaces qui souvent lui correspondent, par la confusion des distances qu'elle marque, par l'étalement des phénomènes et des événements qui l'accompagne et par le petit nombre d'expériences cognitives que l'on peut y associer. Il serait sans doute intéressant de savoir dans quelle mesure cette image de la périphéricité pourrait être modifiée par des phénomènes récents de l'urbanisation que sont l'implantation des centres d'achats en périphérie des villes et le développement fonctionnel des banlieues. L'espace sherbrookoïse, qui a vu, depuis notre enquête, l'implantation d'au moins deux centres d'achats importants en périphérie, se prêterait bien à l'investigation de cette question.

Les axes structurants

Par ailleurs, notre représentation de l'espace sherbrookoïse est sous-tendue par l'espace de représentation de la ville et son effet de détermina-

Figure 3



REPRÉSENTATION COGNITIVE DE LA VILLE DE SHERBROOKE PAR SA POPULATION

Dressée à partir de la superposition des espaces définies par un échantillon de 471 personnes choisies d'une façon aléatoire stratifiée et réparties selon les densités de la population dans la ville.

les données traitées mécanographiquement furent obtenues par entrevues réalisées en 1972 par des étudiants du Département de Géographie de l'Université de Sherbrooke

Chaque sujet interrogé délimitait un espace qu'il connaît bien sur une carte dont l'échelle était 3333po = 1m. Cette carte fut divisée en cases régulières de 1/2 par 1/2 de pouce. À l'aide de l'ordinateur, il a pu être déterminé combien de fois chacune des 75.264 cases de la carte se retrouvait dans l'un et/ou l'autre des espaces circonscrits. Ces fréquences furent divisées en classes selon la formule suivante

$$cl. 1 \text{ de } 0 \text{ à } (max+1)-y-1$$

$$cl. 2 \text{ de } (max+1)+y \text{ à } (2*(max+1)-y)-1$$

--- et ainsi de suite ---

où y = le nombre de classes désiré = 13.
où max = la fréquence maximum obtenue = 190

Classes des fréquences

cl. 1	0 - 13692	(de 0 à 14 fois)
cl. 2	14692 - 28384	
cl. 3	29384 - 43076	
cl. 4	44076 - 57768	
cl. 5	58768 - 72460	
cl. 6	73460 - 87152	
cl. 7	88152 - 101844	
cl. 8	102844 - 116536	
cl. 9	117536 - 131228	
cl. 10	132228 - 145920	
cl. 11	146920 - 160612	
cl. 12	161612 - 175304	
cl. 13	176304 - 189996	(de 176 à 190 fois)

Marcel Fauloux
Université de Montréal
Institut d'urbanisme

Avril 1974

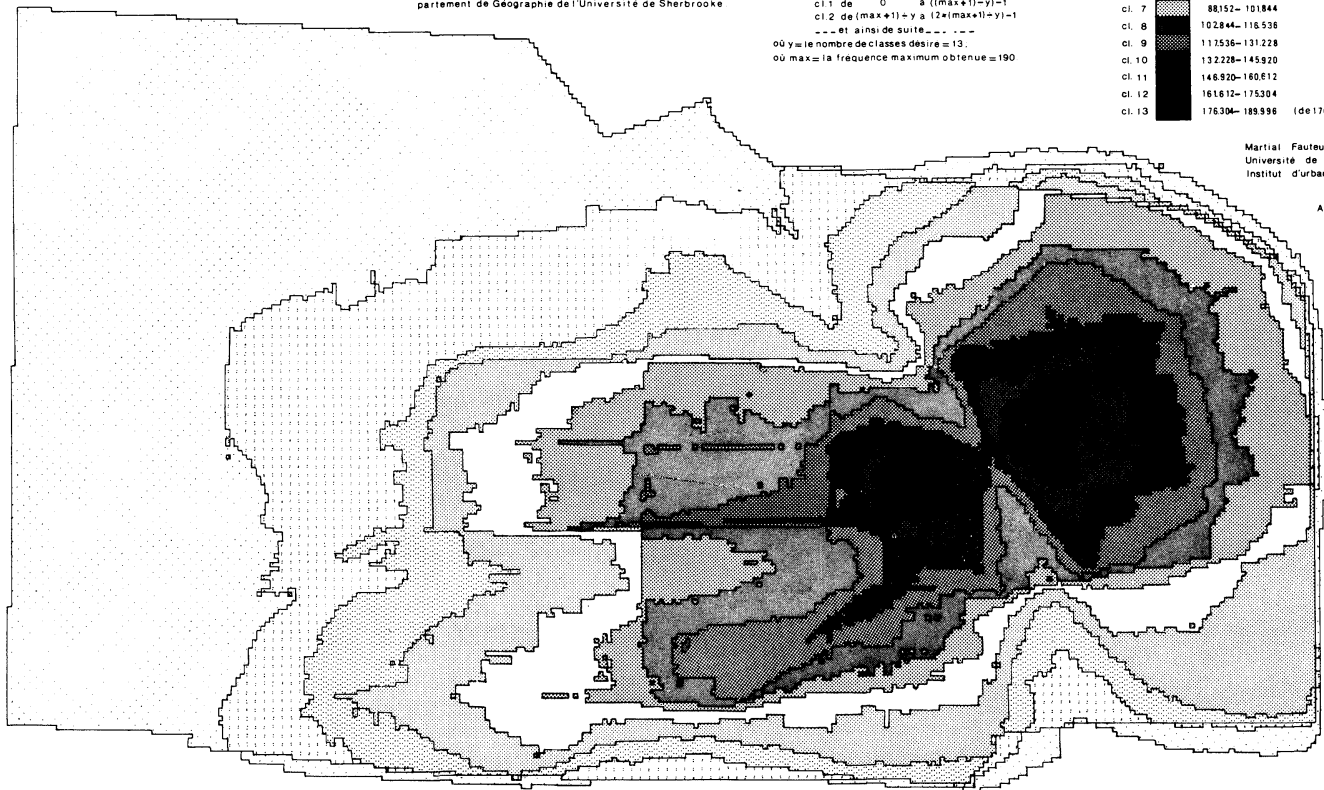


Figure 4

tion sur la reconstruction cognitive. L'incidence des axes construits (routes) et naturels (rivières) est à ce sujet des plus remarquables sur la structuration de l'espace.

Nos hypothèses de lecture des données acquièrent ici toute leur pertinence. On suppose que la charge cognitive associée à ces axes structurants, à un chemin ou à une rue par exemple, doit être suffisamment grande (en termes de sommes d'expériences cognitives), continue (spatialement) et partagée (commune à plusieurs sujets) pour que ces éléments linéaires (rivières, rues) se dissocient des éléments purement spatiaux (zones) et pour qu'ils puissent être associés à un ou d'autres éléments leur étant comparable(s) de ce même point de vue. Sinon, par exemple, l'élément « chemin » est associé à l'élément « zone » et peut même visuellement être évacué du construit au profit de celui-ci. Cette interprétation est d'autant plus importante que près de 50% des sujets interrogés ont grossièrement défini leur espace sans assises précises, qu'en fait la majorité des gens (76,59%) ont délimité des zones sur le plan qui leur était présenté et qu'en fin de compte seulement 34,2% des gens ont effectivement suivi des chemins ou des rues pour tracer les pourtours de leur espace.

Deux exemples d'axes structurants apparaissent à cet égard éloquents.

Pour un, la rivière Saint-François a un effet de dissociation évident, visuellement très marqué dans la morphologie du construit par un resserrement de la plupart des classes de fréquences. Cet effet permet bien de distinguer deux ensembles nettement différenciés dans le construit. Cette inscription de la rivière dans l'espace cognitif des Sherbrookoïses ne relève cependant pas de sa seule présence physique. Si c'était le cas, une autre rivière, la rivière Magog, aurait un effet plus marqué. Cette dernière est plus large que la Saint-François, traverse le tissu urbain d'ouest en est sur une plus grande distance, cela en milieu bâti pour la plus grande part de son parcours, et enfin, à toutes fins pratiques, un seul pont relie ses deux rives. Par contre, avec trois ponts importants, reliant le milieu bâti de l'est et de l'ouest, les rives de la Saint-François sembleraient fonctionnellement et physiquement très rapprochées. Pourtant, la séparation opérée par la rivière Saint-François s'observe nettement dans le construit alors que la trace de la rivière Magog s'estompe presque entièrement dans l'espace cognitif.

Par ailleurs, les axes construits émergent plus facilement comme éléments appris, perçus et connus pour leur rôle opérationnel, principalement comme support des parcours urbains. L'exemple le plus évident est celui de la rue King. C'est un axe urbain majeur qui traverse avec continuité tout l'espace cognitif sherbrookoïse et qui supporte deux sommets cognitifs (classe 13) tout en reliant les deux ensembles observés dans le construit par le pont Aylmer (classe 19): On remarque surtout sa présence à l'ouest,

... d'abord, comme une mince zone linéairement définie, fortement valorisée (classe 12-13), associant à son tracé les édifices à bureaux, les commerces et les résidences qui la bordent,

... ensuite, comme tracé purement linéaire, correspondant à son emprise même, véritable trait extensionnant la classe 10, support spécifique de tra-

jets urbains, laissant à une classe inférieure (9) les résidences et les commerces qui l'accompagnent,

... enfin, comme prolongement linéaire des zones, d'une façon plus ou moins lisible (ambiguïté de sens et de fonctions) au fur et à mesure que l'on s'éloigne vers la « sortie de la ville ».

VERS UNE ACTION SUR L'ESPACE

Notre investigation sur Sherbrooke voulait simplement illustrer concrètement la réflexion engagée au début de cet article. Les idées soulevées véhiculent cependant un contenu hypothétique encore à discuter ; le cheminement de la connaissance sur la représentation cognitive de l'espace urbain ne fait que débiter. Vouloir ici faire le pont entre la connaissance et l'action apparaît donc comme un projet hardi que nous voulons simplement tenter d'amorcer.

La ville, un espace-contenant ou un espace-contenu

Comme espace récepteur, relais et émetteur des pratiques urbaines, comme espace de comportement reconstruit cognitivement par l'urbain, la ville ne nous semble pas un contenant réductible objectivement par une modélisation. Voir dans la ville un ensemble d'emplacements et d'activités potentielles auxquels s'associent des niveaux objectifs d'attrait ne demeure qu'une construction purement heuristique. C'est pourtant la conception sous-jacente à la plupart des modèles classiques de comportement spatial, comme postulat ou démonstration. La ville n'est ainsi pas un contenant dans lequel on peut répartir des choses et des personnes par des actions normatives soumises à une rationalité pure. La ville et l'être habitant la ville ont une raison propre, diffuse dans le rapport qui les unit. L'espace urbain, c'est déjà un contenu « qui est l'espace en tant que forme, préparé par les pratiques pour contenir des objets, des relations sociales, des symboles ¹⁵ ». C'est un contenu plus qu'un contenant dont les gens ont fait l'apprentissage, qu'ils ont perçu et connu, qu'ils ont simplifié cognitivement pour faciliter leur comportement dans l'espace. L'étude de la représentation cognitive, c'est la difficile recherche de ce contenu et de sa liaison avec le comportement.

Cette idée de la ville comme espace-contenu resitue l'espace urbain comme lieu d'interventions. Elle repose particulièrement la question de la forme urbaine, déterminée par des tendances « dites naturelles », dont savent si bien se servir les urbanistes. Tendances « naturelles », par exemple, celle de l'invasion du centre-ville par l'automobile, ou celle de la spécialisation fonctionnelle des emplacements urbains — inévitable, par exemple, cette hiérarchie de déterminations « naturelles » établissant que les tendances commerciales ou administratives subordonnent les tendances résidentielles dans un centre-ville. L'Espace urbain n'est pas un contenant, à l'intérieur duquel se renvoient des tendances autonomes. Le croire contribue cependant à justifier et à assurer la pérennité des pratiques existantes et dominantes. L'espace urbain est bel et bien sans cesse restructuré, au fur et à mesure de la production d'un contenu par les pratiques qui s'y déploient.

Appréhender la représentation cognitive dans la perspective d'une intervention, c'est alors réaliser l'existence de l'espace de représentation de la ville et celle des déterminants qui agissent sur sa nature. C'est aussi réaliser l'effet de détermination de cet espace sur la reconstruction cognitive, référentielle du comportement spatial. C'est reconsidérer à la fois le lieu et la forme de l'intervention.

Les difficultés de passer de la connaissance à l'action

Ces difficultés découlent essentiellement du fait que la relation entre le comportement et la représentation cognitive ne peut être démontrée que par implication. En effet, l'espace de représentation de la ville, tel que reconstruit cognitivement, ne peut être induit que de manifestations externes, ainsi que nous l'avons fait pour l'espace urbain sherbrookoïse.

D'autre part, toute recherche et analyse de la représentation cognitive ne peut rendre compte de l'effet de détermination de l'espace de représentation de la ville sur la reconstruction cognitive de celle-ci. Le rapport actuel existant entre ces deux termes est essentiellement asymétrique et il nous apparaît illusoire qu'il puisse devenir symétrique. S'il est difficile d'éliminer ce rapport de dépendance (ne serait-ce que par définition) du moins pouvons-nous espérer le réduire : dans la production d'un contenu à l'espace de représentation de la ville, il peut être tenu compte de l'impact négatif et positif de ce contenu sur la représentation cognitive, donc sur le comportement. Mais, cela suppose une révolution, difficile et lente, à la fois des praticiens et des pratiques.

Dans la majorité des cas, l'acteur individuel n'a eu jusqu'à maintenant aucun contrôle direct sur l'organisation de l'espace de représentation produit par les pratiques. Et, à moins de changer les bases économiques et institutionnelles du système (capitaliste) sur lequel se fondent ces pratiques, nous ne croyons pas qu'il puisse être envisagé un changement profond de cette situation. C'est pourquoi la détermination de l'espace de représentation est d'autant plus grande sur la représentation cognitive et le comportement que sa production est garante de la pérennité des valeurs véhiculées par les pratiques urbaines.

Les changements qu'actuellement les pratiques introduisent dans l'espace urbain ne le sont que d'une façon exogène à la perception et à la connaissance de cet espace par la majorité des êtres qui l'habitent. Il s'en suit que les changements dans le comportement spatial, au niveau individuel, ne sont que des ajustements aux changements intervenus dans la structure spatiale urbaine (comportement adaptif).

Il faut réaliser que, dans la production d'un contenu urbain, les changements semblent plus facilement se mesurer par des facteurs extérieurs aux comportements, et particulièrement par les coûts impliqués. Les coûts, entre autres, ont cette particularité de paraître « concrets ». . . et leurs échos semblent davantage résonner dans une salle de conseil de ville lorsqu'on procède à l'émission d'un permis ou à un amendement au règlement de zonage : « la ville ne peut se permettre de perdre les taxes que donnera directement ou autrement l'installation du centre d'achat dans notre ville. . . » « il faut amender le règlement de zonage et permettre son installation. . . »

« il faut élargir la rue qui facilitera son accessibilité. . . ». Mais, on oublie que l'élargissement de « cette rue » générera plus de trafic, et que cela peut avoir un impact négatif sur les interactions sociales dans le quartier traversé. Pourtant, des études récentes ont montré que, du point de vue des résidents, avec l'accroissement du trafic, il y a une décroissance spécifique de la cohésion et de la sécurité de voisinage, de même que du processus de socialisation¹⁶. On oublie que la rue est un des espaces publics majeurs de la ville : on y a sacrifié les gens au profit des véhicules, ne tenant pas compte de l'effet de coupure que l'accroissement du trafic peut occasionner dans l'espace cognitif de ce qui était un espace social continu. Mais, il faut comprendre que « interactions sociales », « coupure de l'espace cognitif et social » font un peu isotériques pour un ingénieur de voirie.

Cependant, de plus en plus, l'ensemble des citoyens devient sensibilisé aux problèmes de la ville, et à la production de son contenu. On réalise également que cette production connote le choix d'une société et celui d'une manière de vivre la ville.

Les changements dans la ville

L'espace de la ville est par ailleurs fondamentalement un espace appris. Cela signifie que la représentation cognitive ne peut se restructurer par coups, ou par réactions immédiates à des changements importants qui interviennent dans l'espace urbain. Le rythme et les lieux du changement nous apparaissent importants dans la représentation cognitive de la ville et dans son processus de formation devant influencer le comportement spatial. Rappelons que le comportement spatial ne serait pas une réponse immédiate aux stimuli de la ville : le processus selon lequel l'individu perçoit et connaît la ville créerait un espace de médiation dans l'esprit de cet individu, un espace cognitif servant de référentiel au comportement. En raison même de sa nature, cet espace de médiation des acteurs individuels ne se modifie pas en même temps et au même rythme que l'espace urbain, au fur et à mesure que les pratiques modifient le contenu de la ville. Appleyard souligne même la nature conservatrice de ce « modèle » de la ville que constitue sa représentation dans la pensée individuelle ; il ajoute que ce caractère pourrait probablement même être essentiel à la stabilité mentale de l'individu en situation de comportement dans la ville¹⁷. En effet, l'intégration de nouvelles expériences, générées par des changements dans la ville peut, dans certains cas, susciter ambiguïtés et incongruités, et être en cela une source d'erreurs dans le comportement.

« When . . . expectations are violated by the environment, the perceivers behavior can be described as resistance to the recognition of the unexpected or incongruous . . . Among the perceptual processes which implement this resistance are (1) the dominance of one principle of organization which prevents the appearance of incongruity and (2) a form of « partial assimilation to expectancy » which we have called compromise¹⁸ ».

Dans une perspective opérationnelle, la connaissance de la représentation cognitive devrait donc s'engager dans la recherche d'une dynamique du changement, propre à la reconstruction cognitive de l'espace urbain. Nous connaissons en effet très peu, d'une part, quels sont les *types de changements* significatifs (nature, lieu et rythme d'interventions), en regard de la représentation cognitive de la ville, et, d'autre part, quels sont les

effets possibles de ces types de changements sur la reconstruction cognitive et le comportement spatial qui en découle.

Les éléments d'une base opératoire

De telles investigations nous apparaissent nécessaires afin d'ouvrir l'étude du procès de la représentation cognitive vers l'intervention. La connaissance des modalités possibles de relations entre la production d'un espace de représentation de la ville et la reconstruction cognitive de l'espace urbain sera ainsi à même de permettre la liaison connaissance-action.

Néanmoins, la poursuite des recherches actuelles sur les modalités propres de la représentation cognitive n'est pas sans apport pour une perspective d'action sur la ville. Malgré les hypothèses que nous devons faire sur le processus de la représentation, en raison même de sa nature, l'étude de ce que peut représenter la reconstruction cognitive offre des bases opératoires non négligeables. L'expérience sherbrookoise les a fait ressortir concrètement. Nous pourrions en formuler les éléments principaux ainsi :

1) GÉNÉRALISATION

- les représentations cognitives individuelles peuvent être induites et *intégrées* dans un *construit* susceptible d'opérer une généralisation ;
- la trame des simultanités supportant cette généralisation est une *orientation* minimale vers le *maintien* de la représentation inférée.

2) ORGANISATION

- un *ordre continu* de représentation, sous-tendant une articulation, une organisation de l'espace, existe dans la communauté de la reconstruction cognitive de l'espace urbain ;
- *l'organisation systématique* de l'espace par la représentation cognitive est également une *orientation minimale* (de deuxième niveau) *vers le maintien* de la représentation induite.

Généralisation et organisation minimisent les caractères transitoires et aléatoires de la représentation, tout en augmentant la capacité opératoire de son support logique, et la probabilité d'explication que l'on peut en tirer. Ce sont des éléments basiques, essentiels à l'usage de la représentation cognitive comme référentiel pour les praticiens ayant à suggérer des interventions sur l'espace de la ville. Leur absence pourrait rendre beaucoup trop aléatoire la référence à la reconstruction cognitive inférée.

L'idée d'une accessibilité psychologique

Plus concrètement, ces bases suggèrent l'idée d'une *accessibilité psychologique* des lieux et emplacements urbains. Précisément, cette idée émerge de la généralisation et de l'organisation telles qu'empiriquement observées, sur le support logique de la reconstruction cognitive, notamment sur le construit issu de l'expérience sherbrookoise.

L'espace de représentation individuel pourrait ainsi être considéré comme une surface d'opportunités, appropriée psychologiquement par l'in-

dividu, un espace privilégié, valorisé, auquel s'associe une plus grande familiarité, une plus grande somme d'expériences cognitives. Cet espace correspondrait à une ou des portions de la ville, qui est ou sont les plus accessible(s) psychologiquement à l'individu, un espace ou des espaces à l'intérieur desquels il accepterait plus facilement de se déplacer et dans lesquels les distances seraient le plus subjectivement condensées¹⁹. Au-delà de l'espace de représentation individuelle, les phénomènes perçus diminueraient et le coût de l'effort psychologique demandé à l'individu pour se rendre au-delà augmenterait avec la distance subjectivement associée au trajet entre le point de départ et un lieu situé hors de l'espace de représentation²⁰. Pour ces raisons, ce dernier espace représenterait une surface, dans la ville, à laquelle on pourrait associer les plus grandes opportunités d'action et de transaction par l'individu qui l'a circonscrit.

La mise en commun des différents espaces de représentation individuels, circonscrits par les gens d'une ville, dans un construit les intégrant simultanément, découperait l'espace urbain en une série de zones différentes, selon le classement des valeurs de leur accessibilité psychologique.

Ces valeurs pourraient s'interpréter doublement :

- d'une part, comme indicatrices de l'efficacité opératoire des différents points de l'espace de représentation à s'inscrire dans la représentation cognitive, dont dépendrait le comportement spatial ;
- d'autre part, comme indicatrices de l'attraction des différents lieux et emplacements urbains, en tant que points de l'espace vers lesquels les gens accepteraient plus ou moins facilement de se déplacer, compte-tenu de la familiarité qu'ils en ont, des distances subjectives qu'ils y associent et de l'effort psychologique demandé pour s'y rendre.

Cette idée d'une accessibilité psychologique nous apparaît aussi importante, sur le plan de la connaissance et de l'action, que celle de l'accessibilité physique des modèles classiques. Elle nous semble en tout cas moins mécaniste, moins déterministe, moins déterminée par des stéréotypes de trajet. Cette accessibilité psychologique suggère que les points de repère, la familiarité avec les points de l'espace et même la symbolique qu'ils relaient peuvent être aussi importants que les distances linéaires ou le temps de parcours. L'accessibilité n'est pas que la force d'attraction des points d'arrivée et de destination ; elle n'est pas nécessairement la minimisation de la distance objective de parcours.

Mais, avant que l'accessibilité psychologique puisse constituer un concept opératoire, il faudra vérifier et revérifier les hypothèses sous-jacentes à la représentation cognitive. La réflexion que nous avons engagée et l'expérimentation que nous avons faite laissent entrevoir l'accessibilité psychologique comme une piste de recherche expérimentale et appliquée. Le modèle général que nous avons obtenu, dans le cas de l'expérience sherbrookoise, avait à cet égard un énorme pouvoir de suggestion ; encore faudrait-il, d'une part, la reprendre pour d'autres villes et, d'autre part, le faire fonctionner davantage en le mettant en relation avec différentes variables telles que les points de repère, les lieux de résidence, les caractéristiques socio-économiques... Surtout, ne faudrait-il pas en faire le support d'un concept absolu et nécessaire.

Il demeure en effet que le contenu urbain se modifie sans cesse. Pour cette raison, l'accessibilité psychologique ne pourrait être autre chose qu'un élément du référentiel de connaissances permettant aux praticiens de suggérer des choix possibles pour modifier le contenu de l'espace urbain. La tentation serait grande d'utiliser le concept pour une intervention normative. Mais, nous croyons qu'aucun concept ne renvoie de lui-même à une solution objective, à moins que l'on en ait fait le choix idéologique. D'où l'importance d'une réflexion préalable sur le sens et les lieux de l'action urbaine.

CONCLUSION

Cette réflexion sur l'espace urbain voulait davantage susciter des questions que de produire des réponses à toutes les interrogations sur la ville.

Nous voulions surtout montrer comment l'être habitant a aussi sa perspective de sa ville... sa manière de la voir, de la connaître et de la vivre. Et ce serait trop facile de croire que tout cela est trop complexe pour que l'on tente de le comprendre !

NOTES

¹ Le lecteur trouvera une présentation plus détaillée de cette réflexion dans FAUTEUX, Martial (1975) *Représentation cognitive de l'espace urbain ; un essai de vérification empirique : la ville de Sherbrooke*. Sherbrooke, Université de Sherbrooke, Département de géographie, Bulletin de recherches, no 20, 67 p., plus annexes.

L'auteur remercie messieurs Peter Jacobs, René Parenteau, Romain Paquette, Paul Biron, Alain Mignot et Roger Vaillancourt pour l'aide précieuse qu'ils lui ont apportée au cours de ce travail.

² SEGAUD, Marion (1972) *Anthropologie de l'espace : catalogue ou projet, Espace et Société*. 9-3 : 36.

³ CASTELLS, Manuel (1973) *La question urbaine*. Paris, Maspero, 451 p. (p. 152).

⁴ Voir le développement que fait M. Castells, sur la Centralité urbaine in *op. cit.* : 280-294.

⁵ Collectif de recherche en sociologie urbaine ; sous la direction de LAMARCHE, Y., RIOUX, M., SÉVIGNY, R. (1973) *Aliénation et idéologie dans la vie quotidienne des Montréalais francophones*, II : « Positions sociales de Montréal », p. 538 du chap. VII : « le rapport à l'espace urbain », sous la signature de Marcel Fournier.

⁶ Nous considérons que la perception rend ainsi possible la connaissance mais qu'elle n'est pas elle-même la connaissance.

⁷ APPLEYARD, D., « Notes on Urban Perception and Knowledge », in *Image and Environment, op. cit.*, II : Cognitive Representations, p. 113.

⁸ BOULDING, K.E., in *Image and Environment, op. cit.* ; Foreword ; p. VIII ; aussi : BOULDING, K.E. (1965) *The Image*. Ann Arbor, University of Michigan Press.

⁹ DOWNS, R.M., STEA, D. (1973) *Cognitive Maps and Spatial Behavior ; process and products*, in *Image and Environment*, edited by R. Downs - Stea, D., Chicago, Aldine Publishing Company (Theory, pp. 9-10).

¹⁰ MILLER, J.W. (1956) The magical number seven plus or minus two ; some limits in our capacity for processing information, *Psychological Review*, 63 : 81-87.

¹¹ ATTNEAVE, F.H. (1954) Some informative aspects of visual perception, *Psychological Review*, 61 : 516-556.

¹² DOWNS, R.M., STEA, D., *op. cit.*, p. 9.

¹³ HART, R.A., MOORE, G.T., The Development of Spatial Cognition : a Review, in *Image and Environment, op. cit.* ; III : The Development of Spatial Cognition, p. 248.

¹⁴ Selon un métalangage emprunté à Richard Fague (1973). Pour une nouvelle approche sémiologique de la ville, *Espace et Société*, 9 (15-27).

¹⁵ SEGAUD, Marion, *op. cit.*, p. 36.

¹⁶ APPEYARD, D. et LINTEL, Social Interaction as function of Traffic, selon un diagramme reproduit en page 44 du livre de Peter WOLF, *The Future of Cities*, 1974.

¹⁷ APPEYARD, D., Notes on Urban Perception and Knowledge, *Image and Environment*, *op. cit.*, p. 111.

¹⁸ APPEYARD, D., *idem*; rapportant les mots de J.S. BRUNER et L. POSTMAN (1949), On the Perception of incongruity: a paradigm, *Journal of Personality*, 18 : 206-223.

¹⁹ La notion de distance subjective a été étudiée par plusieurs auteurs, entre autres par : LOWRY, R. (1970) Distance concepts of urban residents, *Environment and Behavior*, 2 : 52-73 ; BRIGGS, Ronald, Urban Cognitive Distance, *Image and Environment*, *op. cit.* : 361-388 ; LEE, Terence (1970) Perceived Distance as a Function of Direction in the City, *Environment and Behavior*, 1 : 40-51.

²⁰ Une telle idée est entre autres développée par MOLES, Abraham A. et ROHMER, Elisabeth (1972) *Psychologie de l'espace*. Casterman, Coll. Mutations-Orientations, pp. 41-62 ; et aussi par : LUNDBERG, W.F., Emotional and Geographical Phenomena in Psychological Research, *Environment and Behavior*, *op. cit.*, pp. 322-360.

RÉSUMÉ

FAUTEUX, Martial : Représentation de la ville

À partir d'une réflexion sur la représentation cognitive de l'espace urbain, cet essai rend compte d'une expérience exploratoire induisant la représentation cognitive de la ville de Sherbrooke, telle que partagée par sa population. Cet essai suppose 1) qu'un processus cognitif s'interpose entre les stimuli provenant de l'espace urbain et la réponse de l'individu en situation de comportement dans cet espace, 2) que ce processus produit une véritable reconstruction cognitive interne de l'espace de la ville, tel que l'individu se le représente dans sa pensée, tel qu'il l'a appris, perçu et connu. Dans sa recherche empirique, l'auteur pose et illustre alors comment il est possible d'inférer la représentation cognitive d'un espace, telle que véhiculée communément par une population, comment celle-ci traduit une structure ordonnée de l'espace urbain dans l'esprit de cette population et comment cette organisation existe parce que l'espace urbain est un contenu produit, valorisé, découpé, structuré, socialement et idéologiquement par les pratiques urbaines. Ce qui amènera l'auteur à s'interroger sur le sens et les lieux des interventions en milieu urbain.

MOTS CLÉS : Espace urbain, représentation cognitive, Sherbrooke.

ABSTRACT

FAUTEUX, Martial : The Cognitive Representation of Urban Space

From considerations on the cognitive representation of urban space, an experiment is set up to induce the representation of Sherbrooke city, as shared by its population. It is assumed 1) that a cognitive process arises between the stimuli from urban space and the response of the individual evolving in it, 2) that this process produces a genuine inner reconstruction of urban space, as perceived, known and represented in his thought by an individual. In his empirical research, the author submits that it is possible to infer from a population some common cognitive representation of urban space, and shows that urban space is represented in the thought of the population as an organized structure. This is because urban space is a content socially and ideologically produced, valorized, structured by urban practices. This leads to an interrogation on the meaning and the places of urban intervention.

KEY WORDS : Urban space, cognitive representation, Sherbrooke.